

Table with columns for 'ABONNEMENTS' (subscriptions) and 'PUBLICITÉ' (advertising). It lists rates for different regions and advertising spots.

PUBLICITÉ Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger. Dimanche 28 Juin 1914

LA COOPÉRATION en Grande-Bretagne Le Congrès de Dublin

Le Congrès annuel de la Fédération nationale des coopératives du Royaume-Uni s'est tenu, cette année, à Dublin, dans les premiers jours du mois de juin. C'est la première fois que la puissante « Union » tient ses assises en Irlande. Il faut l'en féliciter, car elle a voulu stimuler l'apathie de ses pauvres et misérables habitants en leur montrant, dans la coopération, un premier moyen de lutte contre leur désespérante misère.

opérateurs de la Grande-Bretagne, il leur est venu une idée : celle de créer une « Union » de Bruxelles. Avec vos 3 milliards de francs de ventes, avec votre milliard 200 millions de capital qui sont les résultats d'efforts persévérants et heureux dirigés contre le capitalisme, que n'étendez-vous votre action à l'Irlande ? Entre vos mains sont les forces de transformation capables de nous donner la société nouvelle !

Le peuple d'Irlande n'est pas hostile à la coopération, il ne doit pas être conquis à l'idée coopérative. Le citoyen Victor Serwy a publié sur la coopération en Irlande des notes fort intéressantes ; Dublin avait fondé, avant Robert Owen, une coopérative de production vers 1820 ; on l'appela la « Liberté » ; elle devint prospère, on la tua sous les coups d'une législation répressive sur le droit d'association. Ce sont des pauvres tisserands qui l'avaient fondée.

Dans le milieu agricole, le mouvement coopératif s'implante plus facilement et s'inspire de l'exemple du Danemark. En 1895, on comptait 33 laiteries coopératives, en 1912 il y en avait 947, faisant un chiffre d'affaires de 80 millions. L'Irlande a 40.000 paysans coopérateurs ; c'est une force d'avenir.

en portant la main à son cou. J'ai retrouvé dans le Bazar qu'il allait être pendu, Frédéric avait une certaine façon de porter la main tout autour de son cou, en le palpant, comme s'il y sentait déjà la corde fatale... C'était à faire frémir.

Ainsi gesticulait mon suisse. Je le regardai stupidement, puis je regardai autour de moi. Personne. Une jeune femme, invisible pour lui, parut au haut de l'escalier raide. Personne autre. Evidemment, c'était à moi que s'adressait le geste funèbre. Je m'apprêtais cependant (ne comprenant point) à passer outre, et j'avais, en effet, gravi déjà trois marches, lorsqu'un cri terrible retentit derrière moi : — Monsieur !... la cravate !

Un habit râpé invite tous les laquais du monde à l'insolence. En ce moment la dame, parvenue au bas de l'escalier, passa près de moi. Je me sentis tout à fait à l'aise. Et je me dirigeai à la contemplation de la physionomie du gardien, pour tourner le dos à la jolie matelineuse... qui passait me frotant de sa robe de soie. « Oh ! la jolie, la fraîche cravate bleue ! »

« C'est ce que je ne puis m'empêcher de penser en regardant du coin de l'œil, malgré moi, le cou de la dame. Je restai là, cloué un instant. Le gardien souriait de ma consternation. Heureux subalterne ; en cette minute il commandait, il goûtait le plaisir capiteux de l'autorité. Un sergent de ville qui vous botse ou vous arrête (surtout si vous lui paraissez un homme et non un simple passant) éprouve la même joie secrète. C'est la même que ressentent les César et les Napoléon, les brutalisateurs de nations et d'idées. Et il faut bien que cette jouissance soit immense, puisqu'elle pousse aux plus grandes actes comme aux plus grands crimes !

LES FRAUDES ELECTORALES de Lille

Au pays des lan'ômes. - Les mort-nés de Binauld en 1912. - Trois mille maires de la recherche des électeurs lillois.

Aux Citoyens Lillois

Nous demandons aux braves gens qui, le 10 mai dernier, furent secoués d'indignation à la nouvelle de l'arrestation des premiers fraudeurs, de nous prêter encore quelques instants d'attention. Ils ne le regretteront pas.

nes de la réaction s'efforcèrent de nous barrer la route ; ils conseillèrent aux habitants de faire arrêter nos enquêteurs ; ils prévirent les maires des communes qu'ils n'avaient pas à répondre aux demandes de renseignements, etc., etc. Tous ces obstacles de papier maché n'étaient pas de taille à nous arrêter. Nous réunîmes un faisceau de preuves qui, complétées par un juge d'instruction laborieux et méthodique, qui sut mettre en œuvre ses moyens d'investigation judiciaire, aboutirent à l'arrestation de Billaert et à l'inculpation de Binauld.

Mais les citoyens lillois seront étonnés jusqu'au bout. Ce qu'ils n'auront pas trouvé dans leurs journaux, ils le liront sur les murs et dans les comptes rendus de l'interpellation parlementaire. Ceux qui nous lisent savent à quoi s'en tenir ; mais ils doivent tout savoir et se faire une opinion définitive sur ces preuves décisives. Ces preuves, nous les leur apportons aujourd'hui, plus formelles encore que les précédentes. Nous verrons si les avocats qui sont accourus au secours de la municipalité Ch. Delesalle, organisatrice du vol, élus de la fraude, pourront invoquer l'incertitude des lois pour justifier l'inscription sur les listes électorales d'individus dont les noms, les prénoms et les états civils ont été inventés de toutes pièces.



Les Electeurs inventés par Binauld

Ainsi que nous le disions plus haut l'adjoint aux fraudes municipales ne s'est pas contenté d'inscrire sur les listes électorales lilloises des gaillards qui, résidant un peu partout en France et à l'étranger n'avaient aucun titre à cette inscription. En 1912, année des élections municipales, Binauld et Billaert s'aviserent qu'il fallait corser les suffrages conservateurs si l'on voulait assurer la réélection de Ch. Delesalle et de ses fautes.

les listes électorales, un nommé RETIERE Jean, représentant, né à Trélon le 2 septembre 1860. Nous avons fait demander au maire de Trélon d'examiner ses registres de 1860, et voici ce qu'on nous a répondu : « Le nom de Jean Retière ne figure pas à l'état civil de Trélon, de 1851 à 1869. » Dix-sept ans de recherches sans retrouver le jeune de Billaert logé chez l'adjoint au maire. Et d'un !

ARCHIMBAUD, de Cambrai Les Facultés catholiques, 60, rue du Port, étaient toutes désignées pour des expériences de génération spontanée. Il y a là des réserves de vitalité qui devaient venir au secours de Billaert. Archimbaud Antoine, étudiant, né à Cambrai le 9 juin 1888, fut donc inscrit au domicile 60, rue du Port. Mais voici la lettre qui nous est arrivée de Cambrai : « En réponse à votre lettre, j'ai l'honneur de vous informer qu'il n'a été trouvé sur les registres de notre état civil, de 1872 à 1902, aucun acte de naissance applicable à Archimbaud. Par d'Archimbaud pendant trente ans. Et de trois !

Au Congrès de Dublin assistaient 36.000 délégués des coopératives d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande ; des représentants du mouvement coopératif d'Allemagne, d'Autriche, de France, de Suisse, de Belgique, de Suède, ont pris part à ses travaux.

En cette année 1914, la Grande-Bretagne compte 3.011.390 coopératives, avec un gain de 134.498 adhérents sur l'année dernière ; le chiffre d'affaires s'est élevé à 3 milliards 250 millions de francs avec une avance de 180 millions en un an. Les coopératives de consommation ont en une année augmenté leur effectif, de 123.015 adhérents nouveaux, et de 120 millions de francs le chiffre de leurs ventes.

Les deux « Magasins de gros » de Manchester et de Glasgow, ont accru de 55 millions de francs, leurs affaires dans le courant de l'année dernière ; le magasin de Manchester a livré pour 785 millions de francs de marchandises et celui de Glasgow pour 225 millions. L'Union attribue ce développement prodigieux à l'intense propagande de sa presse coopérative à laquelle elle consacre annuellement 400.000 fr. 34 coopératives ont leur journal, 946 abonnent tous leurs membres au « Cooperation News » de Manchester, et 294, au « Scottish Cooperator » de Glasgow ; enfin le « Wheat-sheaf », journal populaire illustré de la coopération, tire à 506.000 exemplaires. Fleming, en ouvrant le Congrès et après les salutations d'usage, a déclaré que l'Union coopérative, en venant à Dublin, a voulu apporter à l'Irlande malheureuse, un rayon d'espérance. Signalant, en face d'une énorme richesse que l'impôt sur le revenu frappe dans une trop faible proportion, l'immense pauvreté, il montre que la coopération peut aider à solutionner le problème de la misère en s'emparant du commerce et de l'industrie, pour employer le « profit » à ses propres fins, non pour quelques-uns, mais pour tous. La coopération pratiquée dans la capitale de l'Irlande, ajouta-t-il, aiderait à l'émancipation sociale et économique de ses pauvres habitants.

Les travaux du Congrès ont été ternes, paralysés par la conception étroite de la neutralité coopérative. Depuis des années, les socialistes et les syndicalistes s'efforcent d'amener la coopération à entrer dans une Union de toutes les forces ouvrières. Le débat a été à peine abordé ; il a été ajourné à l'année prochaine, au Congrès qui sera tenu à Leicester, la grande ville industrielle du Midland.

Une question a été plus heureusement discutée, celle de la fusion de toutes les coopératives d'une ville, d'une région, jusqu'au moment où toutes les sociétés coopératives ne seront plus que les sucursales d'une Coopération nationale. Une longue discussion sur les causes et les conséquences de la « vie chère » a clôturé le Congrès.

G. DESMONS. CHRONIQUE Pieta Je suis arrivé pauvre à Paris, très pauvre. Je voulais, comme tant d'autres, trouver fortune et gloire. J'avais vingt ans. Je voulais devenir un grand peintre. En attendant la célébrité et l'argent — qui sont arrivés — je déjeunais et je dinais d'une flûte. Et le bouillier me faisait crédit ! — J'avais laissé dans ma petite ville ma mère et ma jeune sœur, à qui j'avais promis de leur envoyer de l'argent. Je n'en ai rien fait. Nul bien réel ne m'a rendu plus tard ces minutes heureuses, où l'on sent en soi, si profondément, la vie s'agiter et bondir. Je vivais donc, pauvre comme Job et plus riche que Crésus.

Un brave négociant de mon pays m'écrivit obligeamment de lui faire une copie d'un Témoignage. J'allai aussitôt m'installer au Louvre, plein d'ardeur, et dès le premier jour je fis de bon travail. A n'en pas douter, il devait m'être bien payé. Cela eût suffi à m'exercer à la besogne, mais le plaisir que j'éprouvais à copier le tableau dont j'avais fait choix suffisait à me faire travailler vite et bien. Ah ! les Téniers ! quelles sensations éveillèrent en moi tous ces buveurs bien repus, soufflés, gras, scintillants et contents, qui rient à leurs pots et à leurs roquets ! Aucun sentiment d'envie ne s'élevait en moi à leur voir : non, j'étais jeune, te dis-je, et je commençais à peine la lutte. Il me semblait seulement qu'ils avaient bien raison, tous, contre nous ; et que si j'avais pu m'arracher à la vie inquiète de Paris, aux agitations de mon époque, aux bruits de nos rues, à nos soucis modernes, j'aurais préféré à toute autre destinée celle d'être des leurs, et laissant le jour naître ou s'achever boivait avec eux en liberté sous des tonnelles, en rient aux pots, vides ou pleins, comme les enfants rient aux anges.

« Tu la suivis, je pense ? — Je n'y songeai même pas. Et les buveurs de Téniers qui s'égrayaient sans foi ! — Et tu entras à cravate bleue à dentelle ? Sans affection, l'avoue, mais bravement et sans fausse honte ; se fut peut-être même avec un certain orgueil que je dévisageai, en passant, le gardien féroce. — Et tu l'as retrouvée un jour, quelque part, cette femme ! aux eaux, aux bains de mer, dans le monde ? A-t-elle été ta maîtresse ? Non ! C'est ta femme, alors, car tu t'es marié ? — Rien de tout cela. Je ne l'ai jamais revue. — Mais ton histoire n'est pas finie. — Je suis peinte, mon cher, et je ne sais pas finir les histoires. Jean AICARD.

MARCHÉ FORCÉ Dans une dépêche arrivée hier de Durazzo, on trouvait cette nouvelle étrange : « Bibiotta a quitté Alessio et a établi sa tente à quatre kilomètres de Durazzo. Ce prince énigmatique, à la tête de 2.000 hommes, avance à raison de dix kilomètres à la semaine. Les calculateurs de la ville estiment qu'à ce train il atteindra-Durazzo fin septembre. » Les calculateurs albanais ont dû se tromper dans leur opération.

LES MARIÉS SONT TROP CHERS On signale une singulière épidémie de suicides qui se manifeste dans la province du Bengale. Une jeune hindoue, nommée Sachala, s'est enduite de pétrole et a mis le feu à ses vêtements, parce que son père allait être obligé d'hypothéquer ses biens pour lui acheter un mari. En effet, les décevant de l'insurrection ont fait que les garçons se marient maintenant plus tard, alors qu'il est de règle qu'une fille soit mariée avant la puberté. La loi de l'offre et de la demande a donc fait renchérir les mariés dans de fortes proportions et, pour avoir un mari qui a fait ses études, il faut mettre jusqu'à 15.000 francs.

RETIÈRE, de Trélon Chez M. Crépé-Saint-Léger, ainsi que nous l'avons dit hier, est domicilié d'après